

faiblesse humaine succombe si souvent. Tout, dans les habitudes champêtres, porte l'homme à la contemplation et élève son âme vers le ciel. Sans cesse en rapport avec les ravissantes beautés de la nature, son esprit remonte naturellement et sans effort à l'Être souverain qui a créé et gouverné toutes choses. Il a continuellement sous les yeux des scènes sublimes : la succession si régulière des saisons, la vie qui renaît au printemps et couvre les champs d'un manteau de verdure, les riches moissons de l'été, l'abondance des fruits, dont les arbres se chargent en automne, tous ces dons merveilleux de la beauté divine le remplissent d'admiration et de reconnaissance. Aussi l'impiété ne vient jamais s'asseoir à l'humble foyer de l'habitant du village ; il est naturellement religieux, parce qu'il voit de ses yeux et touche de la main, s'il est permis de parler ainsi, la présence de Dieu dans les œuvres de sa toute puissance.

Après le travail de la semaine, arrive le jour du repos. Le dimanche, la famille, parée de ses habits simples mais décents, s'achemine vers l'église au son de la cloche qui convoque tous les fidèles. On assiste avec recueillement au divin sacrifice. Le prêtre, du haut de la chaire, enseigne aux fidèles recueillis les saintes lois de l'évangile, et leur explique les sublimes paroles que Jésus-Christ prononça au milieu des champs et dont le sujet est tiré des images les plus gracieuses de la nature.

Dans l'assemblée chrétienne présidée par l'homme de Dieu, le souvenir des générations passées est invoqué ; on y prie pour les morts de la paroisse, et là où une triste et froide philosophie n'a pas rélégué le cimetière à une trop grande distance, les familles, en sortant du lieu saint, viennent s'agenouiller et répandre quelques pieuses larmes sur la tombe des ancêtres. Dans ces maisons chrétiennes, l'autorité des parents est encore respectée ; l'habitude de prier s'est fidèlement conservée, et il est facile à l'étranger qui passe de reconnaître qu'il reçoit l'hospitalité au milieu d'un peuple profondément religieux.

Nous ne connaissons rien de plus respectable, ni qui soit plus digne d'envie que ces mœurs simples et patriarcales des peuples des campagnes. C'est là que semble s'être réfugié tout ce qui reste, dans notre société dégénérée, d'énergie virile, de simplicité antique et de respect envers la religion. Pour être juste, cependant, convenons qu'il existe encore au sein des villes de nobles cœurs, des âmes généreuses et éminemment chrétiennes ; mais c'est le plus petit nombre. Puisse ce ferment pur et généreux communiquer sa vertu de proche en proche, et rendre la vie à ces masses nombreuses, en qui le souffle de l'impiété, de l'égoïsme, et de la volupté a tué tout le germe des vertus chrétiennes !

Et maintenant, bons habitants des campagnes, suivez les conseils de notre affection paternelle : attachez-vous à la condition dans laquelle, par un bienfait particulier, la Providence vous a placés. C'est là que vous trouverez, dans une honnête médiocrité, le bonheur tel que l'homme peut le rencontrer dans cette vallée de larmes. La sagesse païenne elle-même a reconnu cette vérité, et nous a laissé la peinture la plus douce des félicités de la vie champêtre. Seulement elle ne pouvait répandre sur ces charmants tableaux la gravité, la dignité et l'élévation dont le christianisme a communiqué le sentiment à toute créature humaine.

Malheureusement, vous n'avez pas tous, sur ce point, une conviction réfléchie et éclairée. Quand vous venez dans les villes, éblouis par l'éclat du luxe et par les apparences d'une brillante prospérité, vous vous figurez que le bonheur doit habiter au milieu de ces cités populeuses, si bien entretenues et ornées avec tant de soin et d'élégance.

Detrompez-vous, N. T. C. F. ; ne vous hâtez pas de prononcer votre jugement, pour n'être pas exposés à devenir le jouet d'une funeste illusion. Si vous voulez savoir ce que cachent ces

dehors séduisants, interrogez les hommes voués aux œuvres de bienfaisance, à qui sont révélés les mystères de la pauvreté ; renseignez-vous auprès des ministres de la religion, qui sont les confidentes naturels de toutes les souffrances. Tous vous répondront qu'une partie notable de la population des grandes villes manque souvent des choses les plus nécessaires à la vie, et que si le travail est interrompu par la rigueur de la saison ou par la cessation des affaires, la détresse prend les proportions les plus affligeantes ; alors les secours ordinaires deviennent impuissants, et, pour adoucir le mal, il faut faire un appel suprême à toutes les ressources de la charité publique.

Ainsi, quand, poussés par le désir du bien-être et par l'espoir de vous enrichir, vous abandonnez le toit qui abrita votre enfance pour vous établir dans les villes, soyez certains qu'au lieu de la fortune que vous poursuivez, vous ne rencontrerez, presque toujours, que la pauvreté et la misère. Ce qui étonne et remplit l'âme de tristesse, c'est que l'expérience ne serve de rien, et que les déceptions de tant de familles cruellement trompées n'arrêtent pas le cours de ces aventureuses émigrations, qui dépeuplent les champs, et, rompant l'équilibre naturel dans l'emploi des forces humaines, constituent un véritable danger pour la société.

Mais ce n'est pas seulement le tourment de la misère qui attend dans les villes l'homme habitué à la vie de la campagne ; il y court grand risque de perdre la santé du corps, qui est le plus précieux des biens naturels. Dans les champs, l'air pur que l'on respire, une nourriture sobre mais saine, les habitudes régulières de la vie, le travail lui-même, contribuent singulièrement à entretenir les forces corporelles. Aussi ce sont les populations rurales surtout qui envoient dans les cadres de notre armée ces jeunes gens robustes qui vont soutenir si noblement l'honneur national sur les champs de bataille. Dans les grandes agglomérations, au contraire, on manque d'air et de lumière ; il faut se loger à des prix excessifs dans des réduits étroits et malsains ; les aliments dont se nourrit la classe peu fortunée sont bien souvent, à cause de la cherté, insuffisants et de mauvaise qualité. Toutes ces causes, jointes aux ravages de l'immoralité, multiplient les infirmités et les maladies et moissonnent un grand nombre d'existences stériles avant l'heure.

Encore une fois, habitants des campagnes, si vous écoutez les inspirations de la sagesse, vous resterez dans le *jardin de délices que Dieu a préparé de sa main*, et vous ne vous exposerez pas, quand le malheur vous aura atteints, à de tardifs et inutiles regrets. Que de fois nous avons recueilli l'expression de ces regrets de ceux qui pleuraient sur leurs illusions passées, et qui, dans leur désespoir, tournaient leurs regards vers les lieux où s'écoulerent les plus beaux jours de leur vie ! Résistez aussi, si vous ainez vos enfants, à la funeste pensée de les pousser imprudemment à travers les périls des grandes villes. Rien n'est plus incertain que l'accomplissement de vos vœux ambitieuses sur leur avenir. Il est beaucoup plus probable que vos espérances seront entièrement trompées, si toutefois elles n'aboutissaient, pour vos enfants, à quelque désastre irréparable.

C'est donc faire une chose utile à la société, c'est témoigner aux populations rurales un véritable intérêt que d'arrêter, autant qu'on le peut, par de légitimes influences, ce mouvement d'émigration qui se manifeste vers les grands centres.

Aussi nous ne saurions trop louer l'habitude que prennent les familles riches de s'établir à la campagne pendant la plus grande partie de l'année. C'est un très-bon exemple, qui portera ses fruits. Quand les habitants du village voient la fortune se fixer au milieu d'eux, ils estiment davantage leur condition et s'y attachent plus fortement.

Mais que ces familles n'oublient pas qu'elles ont de grands devoirs à remplir au milieu de ce peuple qui les entoure. A Dieu